

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un An.... 6 fr.  
Six Mois... 3 fr.  
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4<sup>bis</sup>, rue d'Orsel, Paris  
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR  
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS  
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.  
Six Mois..... 4 fr.  
Trois Mois... 2 fr.

## ILS SONT BIDARDS, LES PANAMISTES

Les juges les dorlottent

## GRÈVE DES DÉCHARGEURS AU HAVRE

## PÉTARADE A LA PRÉFECTANCE



### Nouvel An!

Bonnes bougresses et bons bougres, le père Peinard vous la souhaite bonne et heureuse!

Nom de dieu, s'il vous dégouline sur le râble autant de satisfactions que je vous en désire, vingt dieux, vous pourrez dire « gracias »!

Par exemple, j'en dis pas autant aux charognards de la haute.

Ceux-là, cré pétard, si la millième partie de ce que je leur souhaite leur arrivait, — je ne les verrais pas blancs!

Quelle marmelade! Quelle purée! Une truie n'y reconnaîtrait pas ses cochons.

Hélas, les envies d'un seul, si bon bougre soit-il, ne peuvent pas se réaliser.

C'est du nerf et de la colère du populo que sortiront les satisfactions pour nous, — et dame, pour le moins, des coups de

trique qu'encaisseront les jean-foutre de la haute.

\*\*\*

Tout de même, voilà une année de plus sur la cabèche!

Vingt dieux, ça tourne!

Eh bien, les camaros, si on profitait de l'occase pour reluquer un brin en arrière, et tâter si on doit avoir du contentement ou du regret de l'année qui finit.

Du regret?... on en a toujours, nom de dieu! Le temps passé ne se retrouve plus, et si galbeux qu'on trouve le turbin accompli on rechigne toujours un brin, — on aurait souhaité mieux!

Du contentement?... Saperlipopette, y a pas à tortiller, m'est avis que les plus grincheux n'ont pas trop à renauder, — y a eu de la riche besogne!

Certes, ça n'a pas été tout ce qu'il y a de hurf, mais enfin, faut pas se plaindre!

Si la vieille guimbarde sociale n'a pas été foutue définitivement à cul, — pas moins elle a été salement tarabustée.

Combien de temps ira-t-elle encore, traînant ses quilles cahin-caha?

Malin qui pourrait le dire!

Toutefois, le plus rogneux conviendront qu'elle a été salement attigée.

Nom de dieu, la garce est blessée à mort!

Sa crevaison n'est plus qu'une question de temps.

Y a pas besoin d'être un grand vétérinaire, ni même d'avoir inventé le marteau à bomber les verres de lunettes pour saisir ça.

\*\*\*

Dans l'année qui vient de casser sa pipe, il s'est fait une riche séparation: d'un côté se sont rangés tous les jean-foutre qui veulent conserver plus ou moins nature l'exploitation du populo, — ce sont les politicards.

Ça va des jésuites jusqu'aux socialos à la manque, en passant par toute la kyrielle des filous opportunards et radicaux.

Ces chameaux-là veulent, ou bien conserver intacte la vieille guimbarde, ou bien la rafistoler avec des pièces ou des morceaux, de façon à y donner une autre gueule...; mais ce qu'ils veulent par-dessus tout, c'est tenir la queue de la poêle ousque continuera à frire le populo.

De l'autre côté se rangent les bons bougres qui n'ont pas deux liards d'ambition au ventre et qui veulent tout bon-



nasement couper la chique aux vacheries sociales.

Ils prétendent que si la mistoufle débordé partout, c'est parce que les salopiards de la haute gaspillent le boulotage de centaines de familles.

Et ils ajoutent que si on veut changer ça et rétablir l'équilibre, — de façon que tout le monde bouffe à sa faim et liche à sa soif, — y a pas à chercher midi à quatorze heures, ni même espérer réussir avec des cataplasmes gouvernementaux.

Y a qu'un moyen, nom de dieu : c'est un grand coup de tréfalgar qui démantibulera tout, passera comme une tempête famarimeuse... Après quoi, alors que rien des vieilles dégoutations ne restera sur pattes, on pourra respirer à son aise, — on aura de l'air ! Et on ne sera pas gêné dans les entournaures, de même qu'on ne gênera personne.

Turellement, un tel chambardement ne se fera pas sans avaros, c'est certain !

Mais si on voulait faire l'addition de tous les pauvres bougres qui crèvent assassinés, d'une façon ou d'une autre, par la garce de société actuelle, on trouverait que, dans une année, il tombe plus de victimes qu'on n'en écrabouillera... aussi terrible qu'on veuille imaginer le coup de chien de la Sociale.

Donc, y a pas à barguigner, y a que deux partis :

Primo, les conservateurs, qui veulent une muselière, plus ou moins dorée, pour le populo, et rabâchent qu'il n'est pas encore assez mariolle pour se passer de bride.

Qu'ils veuillent un gouvernement sorti des cuisses de Jupiter ou des tinettes électorales, ça n'y fait pas, — c'est toujours du même tabac !

Ces oiseaux-là, ce sont des autoritaires bougrement plus dangereux pour le populo que le pire des choléras.

Et je vous le répète, les camarluches : ça commence aux raticions pour finir aux fumistes qui cherchent à exploiter la Sociale.]

En face de ces jean-foutre se dressent les anarchos : eux ne cherchent pas à décrocher de timballe. Leur dada est d'instructionner le populo, de lui prouver qu'il doit faire lui-même ses petites affaires et que s'il veut décrocher un peu de bien-être, il n'y arrivera qu'à la force du poignet.

Turellement, ils ont contre eux toute la racaille autoritaire. Dame, les autres sentent que c'est l'assiette au beurre qui leur échappe des pattes, et que les anarchos veulent la casser en mille miettes, afin que le populo s'en distribue les tessons.

Comme par le temps qui court y a guère que des avaros à encaisser, les zigues d'attaque qui se déclarent carrément anarchos ne sont pas des foulditudes.

Oh mais, faut pas croire qu'ils ne sont qu'une poignée ! Ils ont derrière eux tout le populo, — qu'il arrive un coup de chabanais et on verra des anarchos sortir de partout.

\*\*\*

Par exemple, si le populo les a à la

bonne, les politicards les ont bougrement dans le nez.

On l'a vu au commencement de l'année 1892, quand les paysans anarchos des environs de Xérès se sont rebiffés contre les richards et la gouvernance.

Jusqu'aux socialos à la manque qui ont trouvé moyen d'agoniser de sottises les quatre zigues d'attaque qui furent exécutés, — et ça juste au moment où les crapulards espagnols les collaient à l'échafaud !

Où cette rage des politicards contre les anarchos s'est vu richement mieux, c'est quand Ravachol a foutu en vogue les petites marmites.

Nom de dieu, les gueuleries sont parties de partout, kif-kif un feu d'artifice d'ordures !

Et pourtant, y a pas à tortiller, les petites marmites sont d'un chouette effet pour secouer la flemme des prolos et leur montrer jusqu'est la route à suivre.

Nom de dieu, j'en reviens à Ravachol ! Il domine bougrement l'année qui vient de claquer.

Et derrière lui, à ses côtés, sont tombés une floppée de riches fieux qui ne sont pas des poules mouillées.

Faugoux, Etiévant, le petit Biscuit ont été envoyés au baigne !

Et pendant que ces riches gas moisissent dans les horribles prisons de la Raie Publique, les gros filons du Panama se pavent avec les millions qu'ils ont barbotés au populo !

\*\*\*

Ainsi, voilà les trois faits qui dominant l'année 1892 :

Primo, l'insurrection des paysans de Xérès qui a prouvé que malgré ce que jabottent les trous du cul, les anarchos comprennent et savent pratiquer l'action collective.

Deuxièmo, Ravachol, avec sa chouette application des petites marmites à la solution de la question sociale, a ouvert une route bougrement large à l'initiative et à la jugeotte individuelle.

Troisièmo, y a les voleries du Panama, qui démontrent bougrement mieux les dégoutations du système gouvernemental actuel qu'une chiée de discours ou de tartines.

Ainsi voilà, la propagande directe, avec ses deux côtés, individuelle et collective, — faite par des zigues d'attaque ;

Puis, la propagande indirecte, faite par les grosses légumes eux-mêmes.

\*\*\*

Nom de dieu, voilà tout en gros, le bilan de l'année 1892.

Cré pétard, c'est pas de la petite bière !

Rien qu'à reluquer pareil tableau, ça vous fout du cœur au ventre, et ça vous donne de l'espoir pour l'avenir.

Y a foutre pas mèche que ça aille bien loin sans qu'il y ait de la casse !



## LES DÉCHARGEURS DU HAVRE

Les bons bougres se souviennent peut-être que l'hiver dernier y eut un sacré remue-ménage au Havre.

Les chouettes fieux des docks et les journaliers du port rouspétèrent ferme ; ils montrèrent les crocs et obtinrent vingt sous d'augmentation par jour.

Les docks ont continué à payer ce tarif ; mais les entrepreneurs-arrimeurs des quais profitèrent du terrible choléra de cet été et de la misère atroce qui l'a accompagné pour rabattre vingt ronds et ne plus payer que cinq francs.

Toujours vaches, ces nom de dieu de bourgeois ! Toujours à l'aguet pour profiter de la mistoufle du pauvre monde !

Les prolos baissèrent la tête : avachis par la maladie et la famine ils n'avaient plus la force de rouspéter.

Le moment est pourtant venu, où, malgré un turbin de cheval, la rage leur a remonté au cœur.

Du coup, y a eu un spectacle épatant !

Tous les journaliers du port, — sans chefs, sans meneurs, — grâce simplement à une entente fraternelle, se sont mis en grève pour réclamer leurs vingt ronds.

En peïnards, ils se sont réunis place de la Bourse. Et toutre, ça faisait salement renauder les gros tripoteurs de ces parages. Cela faisait groumer les négociants qui disaient en les regardant de travers : « Ces sales ouvriers ne doutent de rien ! C'est justement notre place qu'ils choisissent pour lieu de rendez-vous. »

« Bougres de cochons, que leura répondu un copain, s'ils viennent se fourrer à votre place, c'est qu'ils commencent à comprendre qu'ils ont le droit de manger ! »

De cette place, les grévistes organisaient les patrouilles, — quand je dis « organisaient » ça veut pas dire qu'il y avait de l'autorité à la clé, non ! Les patrouilles étaient des groupes de sympathie qui fonctionnaient richement bien sans que personne gouverne : elles se chargeaient d'expliquer, — endouce ou autrement, — aux ouvriers travaillant malgré la grève, qu'ils avaient tort et allaient contre leurs intérêts.

Ceci dit, je vas jaspiner aux camaros quelques incidents :

Le steamer danois Jacobsey entra jeudi au port, venant de flanocher en Espagne et s'amarrait au bassin Vauban. Ne trouvant pas d'ouvriers pour débarquer ses marchandises, le capitaine voulait faire faire ce turbin par son équipage.

Y eut rien de fait, nom de dieu ! Les grévistes s'amènèrent et carrément firent cesser le déchargement, malgré les sergots et les gendarmes qui furent accueillis à coups de pierre.

Kif-kif bourriquot la même après-midi, sur le quai Ouest, où une équipe était occupée à charger des tonneaux sur un wagon.

Les grévistes voulurent d'abord en douceur, prouver aux faux-frères qu'ils devaient plaquer le turbin ; ils ne voulurent rien savoir, entourés qu'ils étaient de sergots et de gendarmes.

Pour lors, les gas choisirent un moyen plus efficace : ils se postèrent à distance et à coups de cailloux ils commencèrent un bombardement en règle.

Mille dieux, il n'en fallut pas plus ! Sergots, gendarmes et faux-frères se cavallèrent rapidement.



Autre fourbi : une bande de grévistes passait devant la tente des Messageries Maritimes, juste au moment où un charretier s'amenait avec son camion pour charger des barriques.

« Il ne faut pas travailler ! » lui dirent les prolos. Oh, le camionneur ne se le fit pas dire deux fois : il plaqua les barriques et se tira des flûtes.

Les bougresses de barriques étaient farcies d'un bon rhum venant tout de go de la Jamaïque.

L'occase était chouette pour têter une goutte, nom de Dieu ! Par le temps d'hiver qui court, il fait bon se réchauffer le cœur de temps à autre ; c'est pas parce qu'on est en grève qu'on doit se brosser le ventre.

C'est ce que se dirent les grévistes.

Justement ils avaient le nez tout bleu et la bise leur coupait la figure, bondieu, ça ne pouvait pas tomber plus à pic !

En un rien de temps, les tonneaux étaient percés et chacun, à tour de rôle, venait leur faire une risette.

Dame, quand tous les bons bougres y eurent mis un doigt, il en manquait sûrement quelques litres.

Eh bien, quoi ? Les prolos s'étaient régales, — c'est le principal, nom de dieu !

Turellement, les canards du Havre ne l'ont pas entendu de cette oreille. Ils ont trouvé abominable que les gas se soient payé quelques lampées de tord-boyaux.

Bougres de tourtes ! A qui donc c'est les tonneaux de rhum ? A nous tous, foutre.

Pourquoi un négociant accapare-t-il cent barils de rhum, tandis que les prolos n'en ont pas un petit verre pour se rincer la dalle ?

Depuis le pauvre moricaud qui plante la canne à sucre, jusqu'au malheureux journalier qui débarque les tonneaux du navire, y a foutre pas mèche de trouver aucun bourgeois qui aide véritablement à la production.

Conséquemment, ce rhum est au populo qui le produit, — de même que tous les produits de l'industrie et de la terre.

Donc, y a pas à blâmer les gas parce qu'ils ont tété une goutte à même les tonneaux, — au contraire, foutre, y a à les approuver ferme !

\* \*

Crédieu, je crois même qu'ils n'ont pas assez lichaillé ! En effet, j'apprends que les gas ont cané.

Ils se sont laissé emberlificotter par les exploiters qui leur ont offert dix sous d'augmentation, en place des vingt sous qui leur étaient dûs.

## Triste fin d'année !

Nom de dieu, les conseils de guerre n'ont pas voulu finir l'année par la rigolade !

Dans les derniers jours de décembre, y a eu de droite et de gauche une dizaine de troubades qui ont été condamnés à mort.

Il m'en tombe trois sous le blair et toutes les trois abominables, — les autres doivent sûrement être du même tonneau.

A Paris, le pousse-cailloux Schwinghedaw faisait quelques jours de prison à Bicêtre en novembre dernier. Dans un couloir, le pauvre type, ramasse un mégot, un sous-off avait reluqué le tableau et veut lui faire lâcher son bout de sibiche.

Devant une telle vacherie le gas ne se connaît plus : il bouscule un tantinet le gradé.

Conséquence, la peine de mort !

Y a de quoi bondir de rage, à de telles machines !

A Nantes, un engagé volontaire, à Alger, un trouble de la légion étrangère, — tous deux ont été condamnés à mort pour quelques pichettes foutues à des supérieurs.

Nom de dieu, m'est avis que ces condamnations ne porteront pas bonheur aux galonnes !



## Dynamitades

Cré pétard, y a pas qu'en France que la dynamite fait des siennes.

Voici qu'en Irlande, elle se met à faire parler d'elle : l'autre soir, à Dublin, y a eu une pétarade faramineuse, juste sous les fenêtres du chef des roussins.

La turne a été à moitié démantibulée et toutes les vitres sont en capilotade.

Outre ça, un roussin a été escoffié.

Décidément, nom de dieu, la dynamite en pince bougrement pour les roussins !

Turellement, les quotidiens anglais braillent comme des cochons qu'on écorcherait vifs. Mais c'est pas d'eux que je veux parler, c'est des nôtres :

Oh foutre, les quotidiens français ont pris la dynamitade de Dublin sur un ton qui ne leur est pas habituel. Pour un peu, ils approuveraient le coup !

Au lieu de gueuler à l'abomination comme ils ont fait pour les dynamitades de Paris, ils trouvent une explication : « Pourquoi l'Angleterre opprime-t-elle l'Irlande ? Y a des siècles et des siècles que ça dure ainsi ! Les Irlandais sont en train de crever de misère, y a pas de crapulerie que les gros charognards anglais ne leur fassent : ils ont semé la haïe, ils récoltent la vengeance... »

Eh mais, voilà un raisonnement qui est pas trop mouche ! Ohé, les journaux, pourquoi ne l'avez-vous pas sorti au moment de la dynamitade de la rue des Bors-Enfants ?

Tralala, y avait rien de fait ! Ces oiseaux reluquent assez clairement les horreurs qu'engendrent les populos étrangers, mais pour ce qui est de voir ce qui se passe chez nous, y a pas pire aveugles.

C'est toujours la vieille histoire : ils aperçoivent une paille dans l'œil du voisin et ne voient pas la tour Eiffel qu'ils ont vissée dans leur orbite.

Pour ce qui est de bibi, j'ai autant à la bonne la pétarade de Dublin que les autres.

\* \*

Puisque j'en suis à jacter de la dynamite, parlons de la trouille épouvantable qui tient toujours aux fesses les jean-foutre, — surtout les roussins de Paris.

C'est à un tel point que je me suis laissé dire qu'il y a des policiers qui n'osent plus passer devant une quincaillerie, crainte d'y voir de petites marmites ;

Y en a d'autres qui interdisent à leurs femmes de faire le frichti dans des cocottes ;

D'autres encore s'évanouissent de frayeur quand on parle de faire sauter quoi que ce soit ; ainsi, pour couper l'appétit à ceux-là, y a rien de tel que de leur servir un lapin sauté.

A plus forte raison ont-ils le trac des paquets, des boîtes à sardines, et de tous les bobèches qui ont l'allure de n'importe quoi, — en tout ils flairent des petites marmites !

Pour preuve de mon dégoisement, voici l'histoire de la bombe de la rue Saint-Roch :

Lundi matin, monsieur Dupont, un patron foireux refuse une boîte qu'on lui avait apportée la veille ; il envoïe chercher le quart-d'œil et illico avec une chiée de précautions, on porte le fourbi au mitan du jardin des Tuileries.

Turellement, on colla un sergot auprès, afin d'effaroucher les passants,

Ça fait, le quart d'œil téléphona à la préfecture et au laboratoire municipal. Le couillon n'avait oublié qu'une chose, c'est qu'en l'hon-

neur de la Noël, toute la racaille policière faisait la saint-lundi.

Pour lors, la boîte resta toute la journée dans le jardin, avec son sergot pour sentinelle.

Et c'était un tableau bougrement tordant à reluquer !

Ça ne fut qu'à la nuit qu'on se décida à trimballer la sacrée boîte au laboratoire, où elle fut ouverte avec une foultitude de précautions.

Les types n'en menaient pas large, nom de dieu !

Enfin, on sût ce qu'elle avait dans le ventre, c'était pas de la merde en bâtons..., c'était des paquets de bougie !



## Francis aux Assises

Il paraît que le juge instructionneur a bâclé son instructionnement et a expédié toutes les paperasses à une collection de vieux marchands d'injustice qu'on intitule : « Chambre des mises en accusation. »

Turellement, c'est là une frime, car ces pleins de soupe de l'injustice ne sortent jamais rien de leur sac : ils ne font qu'opiner du bonnet à ce qu'on leur ordonne.

Donc, c'est sûr maintenant : Francis passera aux assises.

Y a mieux, on commence à savoir quoi qu'on a à lui reprocher.

Primo, il paraît que le jour de la Vêryfication Meunier portait un veston appartenant à Francis et qu'on aurait retrouvé dans une perquisition.

Turellement, Francis n'a rien voulu savoir, et a prouvé que ce veston n'était pas à lui.

Deuxièmo, la compagne de Francis aurait fait des ragots avec celle de Bricou, et aurait raconté à celle-ci des machines bougrement compromettantes.

Ça ne tient pas sur pattes ! Francis a pu démontrer que tous les racontars de la femme de Bricou ne sont que d'infectes ragougnasses qui n'ont ni queue ni tête.

Troisièmo, y a la déposition de Lauze qui a été bougrement terrible pour Francis. En effet, c'est grâce à cette seule déposition, d'après ce qu'assurent les avocats anglais, que Francis a pu être extradé.

Lauze proteste, écrit des lettres.... Pas moins il n'empêchera pas qu'il y a sa déposition dans les pattes d'Athalin. — que ça soit des bavardages, c'est sûr ! Mais enfin, y a là un fait qui ne prouve guère en sa faveur.

Si Lauze n'est pas ce qu'on dit, — et les quotidiens ne se gênent pas pour le traiter de Chaumartin, — il est tout au moins un type dont il faut se garrer, car ne serait-ce que par trouducuterie, il fait du mal à ses amis.

Enfin, Lauze se propose, paraît-il, de venir déposer devant la Cour d'assises, — y a pas longtemps à attendre, on verra alors de quoi il retourne.

Pour en revenir à l'accusation contre Francis, y a rien autre !

Vrai, c'est bougrement pas sérieux ! Si les jean-foutre de la haute ne cherchaient pas et ne voulaient pas dégouter, *quand même*, une victime, afin d'assouvir un brin leur rage de peur, sûrement Francis ne passerait pas en jugement.

Mais voilà, il faut une tête de turc aux marchands d'injustice ! Francis leur a tombé dans les griffes et ils cherchent à avoir sa peau.

Y réussiront-ils ?

C'est pas plus sûr que ça, nom de dieu !

Il se pourrait que les douze bourgeois qui décideront de son sort aient, sinon un brin



d'idée de justice dans la citrouille, — tout au moins une grosse peur au ventre.

Du coup, le plan tiré si en longueur par les enjuponnés serait un fiasco et Francis serait acquitté.

Si c'est pas sûr, c'est au moins dans les choses bougrement possibles !



Or donc, les aminches, je reprends la bavette, taillée avec mes trois camerluches, au point où je l'ai laissée dimanche dernier.

« Nom de dieu, dit Pichevin, sais-tu que j'y vois guère plus clair que dans du jus de chique, dans tout ce que tu nous contes là ! C'est vrai que c'est la première fois qu'on me jaspine de la sorte, et ça ne rentre pas bien encore, dans ma foutue caboche.

« Pour sûr la cochonne de République est salement décatie et c'est certes pas l'infect fourbi du Panama qui lui redonnera du lustre. Y a pas de pet non plus que les bons bougres veuillent faire machine en arrière et se laisser coller sur le poil un Badinguet ou un Philippe. Les socialos, sont un bloc enfariné qui ne dit pas grand chose qui vaille avec leur conquête du pouvoir, et autres fariboles du même calibre.... Mais les anarchos, par quoi donc qu'ils veulent remplacer les tristes merles qui nous gouvernent ?

« — Ah oui, raconte nous ça Barbassou ! » ajoutèrent Cadichot et Marquema, appuyant sur la chanterelle.

— Allons-y, les gas, répliquai-je. Je vas tâcher de vous servir de mon mieux, j'ai pas fait mes classes ailleurs qu'à l'étable ou au labour, mais foutre ! on a tout de même un brin de jugeotte dans la citrouille, — plus que pas mal de merdajillons de la haute.

J'ai comparé la gouvemance à la vermine et vietdaze, la comparaison est trop juste pour que je ne la reprenne pas illico :

Superposons donc qu'un type ait la sacrée déveine d'avoir quèque part de ces petites bestioles qui, quand elles nous agrichent, se cramponnent à notre peau, kif-kif ce salaud de Floquet au fauteuil présidentiel de l' Aquarium, — comme qui dirait des morpions, pécairé ! — Avant d'acheter de l'onguent gris pour les écrabouiller, le bougre sera-t-il assez gourde pour demander quelle vermine il foutra à la place ?

Non, bondieu !

Eh bien ! foutre de foutre, c'en est des rudes morpions, les morpions de la gouvemance ! C'est dire que, dans ces conditions, faudrait être bougrement pochetées, après avoir foutu le gouvernement les quatre fers en l'air, d'en emmancher un nouveau. Si on se guérit d'une maladie, c'est foutre pas pour en piger une autre.

Après tout, je le rabâche, quoi donc qu'il fabrique l'Etat de si indispensable ? Même dans la garce de société actuelle, ou avec la cochonne de distinction du tien et du mien, nous sommes tout le temps forcés de nous faire des mistouffes, on se passe facilement de lui, vingt dieux !

Le bougre empoche tout le temps ; mais jamais il ne restitue. C'est une pompe aspirante, mais pas refoulante, capet de dious !

Tous les ans, faut abouler nos monacos à ses percepteurs. A vingt ans, faut que nos fistons lui donnent les trois plus belles années de l'existence... En échange, rien de rien, cré pétard !

Garantit-il l'ordre, la sécurité ? Macache, c'est pas les cinq cognes du canton qui y peuvent quèque chose ; si l'ordre se maintient, c'est

qu'on a assez de raisons pour ne pas s'éstranguiller les uns les autres, sans savoir ni pourquoi ni comment.

Souvenez-vous, camaros, que dans notre jeunesse, c'était pas tout à fait comme ça ; les gas d'un village bourraient la gueule aux gas du village voisin, rien que pour la gloriole, histoire de faire les flambards.

C'est plus ça, mille bombes ! Non pas parce qu'il y a plus de cognes qu'alors ; mais parce qu'il a poussé un peu plus de jugeotte dans le ciboulot des fistons de nos jours.

En outre, nom de dieu, que peut l'Etat contre ceux qui n'ont pas envie de bien faire ? Rien du tout, le chameau !

Si des cochonneries se commettent, c'est précisément parce qu'au lieu de se défendre soi-même, on lui confie, comme des couillons, le soin de notre défense.

Et à ce sujet, les frangins, je vas vous conter une histoire qui prouve plus que toutes mes explications qu'on se défend soi-même bien mieux que par l'Etat :

C'était dans l'été de 1870 ; vous savez que dans nos patelins les cahutes flambaient kif-kif des bouchons de paille, et ça enquinait salement les campluchards.

Qui qui faisait ces mauvais coups ?

Depuis, à force de ruminer, on a vu que c'était les grinches des Compagnies d'assurances qui foutaient tout simplement le feu, afin de pousser tout un chacun à s'assurer.

Mais, mille dieux, pouvait-on compter sur les gendarmes pour couper la chique aux incendiaires ?... Ah ouat ! Plus tôt que d'en pincer un ils auraient dégotté trois douzaines de merles blancs. Devant cette impuissance l'idée nous vint de manigancer de plus chouette façon.

Les culs-terreux s'entendirent à la bonne franquette, anarchiquement ; ils montèrent des bandes de vigilance. Pendant que les uns pionçaient dans leur plumard, tranquilles comme Baptiste, les autres faisaient des rondes.

Et vingt dieux, de cette manière, il n'y eut plus d'incendies !

Pas plus qu'il ne nous défend contre les voleurs grands ou petits, l'Etat ne peut nous défendre contre l'invasion étrangère.

Y a pas à tortiller du cul ni des fesses, c'est un sale fourbi de confier à d'autres le soin de se défendre ; sans armée, les Bazaine sont impossibles, et le populo qui aura intérêt à se défendre le fera toujours mieux que les sales gachaches chiées par Saint-Cyr.

Si la gouvemance ne vaut rien pour la défense intérieure, — à quoi donc qu'elle est bonne la chamelle ?

Je l'ai déjà dit, les campluchards sauront faire les routes aussi bien qu'un entrepreneur.

L'instructionnement, des sociétés exprès, des revues, des bouquins, des écoles libres, la distribuent déjà aujourd'hui, bien plus que les calotins laïques de l'Université.

Les chemins de fer, c'est déjà des Compagnies qui les font rouler.

Les postes, les télégraphes, les téléphones, pas besoin de sortir de la lune pour comprendre que ça pourrait s'agencer kif-kif les chemins de fer.

Tout le reste, tous les métiers, ça se fait bien sans le secours du gouvernement.

Et je parle dans la société actuelle ! A plus forte raison quand on l'aura foutue cul par dessus tête et que tous auront le même intérêt. Du coup les groupes de travailleurs d'une même localité ou de localités différentes, les diverses communes d'une même région sauront bien s'entendre sans se foutre un gouvernement sur les côtes.

Or donc, les aminches, l'heure s'approche où il va falloir dégorger les richards qui tiennent tout dans leurs sales pattes. Nous la reprendrons cette belle et bonne terre qu'ils

nous ont barbottée, en même temps que les frangins des villes empoigneront usines, magasins et ateliers, tandis que d'autres foutront le grappin sur les mines, les chemins de fer, les routes et les canaux.

Pour lors, toutes ces chouettes bricoles seront mises au service de tous !

Eh bien vrai, serons-nous assez couillons, après ces coups-là, pour nous foutre sur le râble un gouvernement palpant notre galette, — nous entoiant et nous fusillant quand on ne dirait pas comme lui.

Grand merci, on sort d'en prendre ! L'Etat comme le Capital, fera le plongeon dans cent pieds de merde.

Ils méritent le même sort, tonnerre de dieu, c'est cul et chemise : c'est Reinach et Rouvier...

Commencez-vous à comprendre les frères ?

— Et oui, petit à petit on s'y fait, dirent les camerluches, t'as peut-être raison... Mais avant de nous quitter, il faut que tu nous promettes de nous en dire encore plus long.

— De bon cœur, les amis !

Le père Barbassou.

## BABILLARDE D'UN TRUFFARD

Toulon, 13<sup>e</sup> de forteresse, 2<sup>e</sup> batterchie,

Foutre, le copain *Marquomaou* a récemment dégoisé sur le 13<sup>e</sup> d'artiflotterie de scélératesse, rue Cyprien, au sujet des gaspillages de boustifaille qui s'y commettaient journellement.

Nom de dieu, ça a réussi en plein ! Le truc a fait son effet, vietdaze ; depuis les ratapoils ne rabiotent presque plus. Les troubades ont maintenant de l'assez bonne bidoche à boulotter, ils touchent régulièrement les bons de tabac qui autrefois se fondaient en fumée dans la bouffarde du margis-chef, ou bien ailleurs... Ils touchent aussi les biscuits que les confiseurs pilaient pour en faire des croquettes ou des casse-dents.

Le capiston, le *Sansonnet* de l'habillement, le chien du quartier, (un mec inspiré par une grosse vénus qui lui passe du perlot en échange de son amour), la cantochière... En un mot tous les jean-foutre de galonnés en rotaient des ronds de chapeaux en reluquant le flanche de l'ami *Marquomaou*.

Les fouille-merde ont bien farfouillé partout, cherchant à savoir qui pourrait bien être ce *Marquomaou*, — ce brave camaro qui n'avait point eu la frousse de jaspiner sur leurs saloperies, mais y a pas eu mèche, nom de dieu !

Toute la gendarmerie, toute la rousse de Toulon a été sur pied, ah, mais, ouat ! Ça a été comme des dattes : le chouette gas n'a pas été dégotté.

Aussi, le maboul de capiston a juré de se venger, et voici comment il s'y prend en ce moment :

Tous les soirs, d'après ses ordres, cric-crac, une sonnerie de trompions : ta-ta-ra-ta-ta-ta-ra.

« Tout le monde en bas, pétard, de dieu ! » gueulent les cabots et les margis.

En guise de pernod, cet animal fait exécuter aux malheureux troubades un pas gymnastique d'une heure et demie environ. Pas mai couquinasse dé dieu !

Le sacré crétin entend parvenir à ce que les canonnières dévident vingt kilomètres à cette allure. Une étape, quoi, maquarel de sort !

C'est une vraie crevaision, nom de dieu !

Cochon du diable, *Marquomaou* n'avait pas tort quand il écrivait de cette culotte de peau que c'est un maboul rupinskoff.

Tous les mêmes ces jean-fesses de galonnés ; y valent pas chérot !

Ah ! mille dieux, ce serait bath aux pommes, que tous les galonnés de cette batterchie, gros



et petits, soient foutus en rang d'oignon, sans sonnet en tête, et vas y Léon, en avant la musique ! Qu'ils bouffent du pas gymnastique à en crèver.

Pensez donc ce que les troubades rigoleraient; ils se foutraient des sales poires des gradés jusqu'à plus soif.

Les patates de la cuisine et les balais du poste pourraient jouer un beau rôle, kif-kif le massacre des innocents, nom de dieu !

Eh, eh, conquinasse ! on peut bien faire cela pour la paaatrrrie... Elle est si chouette, la môme !

*Grosbiceps.*



## LES BIDARDS PANAMISTES

Mille dieux, la semaine dernière je m'étais bougrement trop pressé en disant que Mazas allait se farcir de charognards de la haute.

Y a rien de fait, nom de dieu !

Pardienne, ainsi que je l'avais dit aux camaros, y avait pas à s'y tromper : ces grands airs de justiciards que se donnaient les charognes de la gouvernance étaient de la frime.

Et foutre, ça n'a pas duré guère !

Voici qu'ils espèrent étouffer toutes les voleries, aussi ils se détendent un brin.

D'abord, il n'est plus question de foutre au ballon les bouffe-galette qui ont mis un doigt dans le Panama. On en avait parlé un tantinet, mais vraiment, c'est de trop bons copains pour les envoyer moisir à Mazas.

Au surplus, y en aurait une telle kyrielle que je ne sais foutre pas s'il y aurait assez de place ! En effet, c'est plus un simple demi-quarteron de voleurs qu'il y aurait à sucrer, — ça serait pour le moins une centaine.

Hein, nom de dieu, c'est gentillet ! Et dire qu'il n'y a pas un de ces filous-là qui ne braille après les zigues d'attaque qui se rebiffent contre les patrons et les gouvernants.

\*\*\*

Pour ce qui est de Lesseps et de ses sales copains, ils ne sont pas aussi malheureux à Mazas qu'on le racontait tout d'abord.

Au lieu de les coller dans les sales celottes ordinaires on les a fourrés à l'infirmerie. Là, ils sont bougrement mieux à leur aise : d'abord ils ne plumardent pas sur un hamac, ils ont un lit de fer qui ferait bougrement envie à bien des prolos.

En outre, on ne les enlourne pas dans le panier à salade. Quand on les trimballe de Mazas au palais d'injustice ils y roulent en sapin.

Une fois arrivés, au lieu de les boucler aux *Trente-Six Carreaux*, qui est le trou le plus infect qu'on puisse imaginer, on les conduit, avec beaucoup de salamecs, devant le juge instructionneur, qui se garde bien de faire pointer une minute des bandits si rupins.

Pour ce qui est du boulochage, comme ces jean-foutre sont au sac, ils peuvent se payer toutes les douceurs qu'ils veulent.

Et c'est pas tout, nom de dieu !

Maintenant que la gouvernance espère s'être tirée du mauvais pas, avec ses magnes justiciards, vous pensez bien que c'est plus la peine de garder Lesseps et sa bande à Mazas.

Leur arrestation n'a été faite que pour foutre

de la poudre aux yeux des gogos, — le tour est joué, on peut donc les déboucler.

Et c'est ce qu'on va faire, cré pétard !

Un de ces quatre matins, on va leur ouvrir la porte et on les refoutra en liberté en s'excusant de les avoir arrêtés.

Voilà, mille dieux, comment ça se bricole quand les jageurs ont à faire à des fripouilles de la haute.

\*\*\*

C'est pas pareil quand c'est des prolos, cré-dieu !

Y a même bougrement de la différence.

Si je voulais aligner par le menu toutes les salopises qu'on fait endurer aux pauvres bougres qu'on fout au clou, j'en aurais pour six semaines.

Puis on ne fait pas tant de magnes : on les embarque pour Mazas et on les y laisse moisir des mois et des semaines. S'ils crèvent la faim, s'ils crèvent de frio..., on s'en fout !

C'est des prolos, y a donc pas à se faire de bile pour eux.

Le juge instructionneur l'interroge quand il a du temps de reste, et s'il y a des doutes sur sa culpabilité, il le réexpédie à Mazas ou le malheureux reste en prévention bougrement longtemps.

\*\*\*

Pour ne citer qu'un exemple, les camaros, reluquez ce qui arrive à Peuschel.

Peuschel est un riche fiston allemand qui fut arrêté quelques jours après la dynamitade de la rue des Bons-Enfants. Les premiers jours, les quotidiens braillaient victoire, disant que c'était lui qui avait fait le coup.

Il n'avait rien fait du tout, nom de dieu ! Ça fut vivement démontré.

Pour lors, vous superposez qu'on l'a remis en liberté ?

Que non pas ! Il est toujours à Mazas, où il attend à quelle sauce on va le foutre.

Il n'est pas français.... Mais, cré pétard, c'est pas une raison mâchoire pour le tenir bouclé !

Bougres de bourriques, si vous ne voulez pas le refoutre en liberté à la bonne franquette, expulsez-le !

Ah, si c'eût été un banquier ou un bouffe-galette, ça n'aurait pas trainaillé si longtemps.

Mais un anarcho?... Ah non, alors !

Turellement, les quotidiens ne rouspètent pas. Quel fouan ils feraient si on gardait Lesseps deux mois à Mazas, sans le faire passer en jugement ! Les torche-culs ne désempliraient pas de ragougnasses.

Voilà qui prouve les aminches, que tant qu'il y aura des marchands d'injustice sur terre, y aura trente-six poids et davantage de mesures.



## DANS LA SAVATE

**Le Mans.** — Nom de dieu, un exploitateur qui ne doit pas être dans ses grands souliers, c'est la grosse boule de suif qui répond au nom de G. Lafitte et qui a son baignoire rue Gambetta, au Mans.

Ce gros graisseux, pour empocher un peu plus de galette, vient de trouver un truc qui pourrait bien ne pas lui rapporter que du pognon, — mais aussi quelques gnons, bien fadés.

Ce fabricant de savates avait jusqu'à présent employé des coupeurs-hommes, mais il

s'est foutu dans le siphon de faire faire ce turbin par des femmes.

Mille dieux, s'il avait voulu les payer kif-kif bourriquot, je n'aurais pas à ronchonner.

Mais, les camaros, vous pensez bien que si ce grippe-sous a voulu changer les hommes pour des femmes, c'est qu'il espérait y trouver son bénéfice, — vu qu'il les paierait meilleur marché.

Turellement, ça n'a pas marché comme il le souhaitait !

Aujourd'hui, cré pétard, il doit y trouver un cheveu. En effet, les coupeurs ne voulant pas faire d'apprenties coupeuses, se sont foutus en rogne, ils ont rouspété sur toute la ligne et quitté l'atelier.

Qu'a fait le gros singe ?

S'adjoignant pour rabatteur un prolo embourgeoisé qui dégouterait père et mère, il rapplique à Paris, embauche quatre ou cinq coupeurs et une coupeuse et radine au Mans.

Les copains de Paris croyaient que le turbin était franc : quand ils ont su de quoi il retournait, mince de fouan qu'ils ont fait à la boîte !

Subito, ils se sont entendus avec les copains Manceaux et ont fait un chabanais mirobolant. Pour ce qui est de turbiner, ça a été kif-kif des dattes ! Bien mieux, comme on les avait embauchés avec de galbeuses promesses, ils ont obtenu de la jugerie que leurs frais de déplacement leur soient remboursés.

Et ils ont décanillé, nom de dieu !

Pas tous... hélas ! Quand la question des tripes à remplir est en jeu, y en a qui ne regardent pas de si près.

Quelques lâcheurs sont restés. Les camaros se promettent de leur asticoter les fesses...

Mille dieux, je préférerais que ces gnons soient directement empochés par le singe !

Ainsi, la coupeuse est restée... Pauvre bougresse ! Elle est plus à plaindre qu'à blâmer. — C'est pas rigolot pour une femme l'existence dans la vache de société actuelle.

Nom de dieu, il me semble que la haine que les bons bougres ont pour leur exploitateur devrait se renforcer de toute la pitié qu'on a pour une femme.

Comme conséquence de ce mic-mac, les copains tentent d'emmancher une chambre syndicale pour soutenir la lutte. L'intention est bonne ! Seulement ça pourrait bien tourner en eau de boudin. Pour qu'une Syndicale ait des chances de ne pas être de la rous-tissure, faudrait qu'il soit admis d'avance que son seul dada doit être, non pas de faire des mamours aux patrons, mais bien de se préparer à les faire démissionner en faveur de la Sociale.

Et pour qu'il n'y ait pas d'erreur, afin que les exploitateurs ne puissent pas amadouer la Syndicale, faudrait que les bons bougres qui en font partie aient toujours le tranchet à la main.

## MISTOUFLE AU VILLAGE

**Damery.** — Les sales pierrots qui braillent, kif-kif des andouilles, que les paysans sont tous proprios ne feraient pas mal d'aller reluquer du côté de Damery.

Ce pays n'est pourtant pas de la petite bière, puisqu'on y fabrique du vin de Champagne !

Malgré ça, sur les quatre cents vigneronns de l'endroit, y en a pas épais de proprios.

Par exemple, si les proprios manquent, la mistoufle ne manque pas, nom de dieu !

Je reçois une babillarde de prolos qui me jaspinent que depuis de longs mois (depuis la gelée printannière des vignes), ils sont quasiment sans turbin, — et, par conséquent, rudement malheureux.

Et foutre, c'est pas faute de chercher de l'embauche ! ils ont cogné à toutes les portes, mais partout ils ont trouvé visage de bois.

A force, ne sachant plus où aller, ils se sont adressés au maire de Damery, un jean-foutre de gros proprio nommé Crochet. Ah bien, les pauvres gas sont bien tombés !

Mossieu le maire les a reçu comme des chiens galeux et les a salement engueulés : « De quoi, vous ne trouvez pas d'ouvrage ? C'est parce que vous ne cherchez pas... C'est honteux, des hommes comme vous, tout plein robustes, de



vouloir travailler pour la Commune ! Et comment que ça sera l'hiver?... »

L'hiver, ça sera pire, bougre de mufle ! Les pauvres bougres en tâtent maintenant ; aussi, ils t'ont plaqué sans entendre la fin de ton dégueulage, — car ce n'est pas ton bafouillage qui pouvait leur mettre du beurre dans les épinards.

Tu es de la race de ces chameaux qui traitent de feignasses tous les gas qui cherchent de l'embauche.

T'es plus feignasse qu'eux, mossieu le maire !

Mille dieux, pourquoi donc dans les campagnes y a-t-il de la mistoufle ? C'est-y que la terre manque ?

Foutre non, la terre ne manque pas ! Seulement elle est accaparée par des pleins de soupe du calibre de Crochet, — de telle sorte que les paysans qui la cultivent ne mangent pas la récolte, — ce sont les richards.

Pour foutre ordre à cela, il ne s'agit pas d'aller mendigotter du turbin, le capel à la main ; il s'agit de prendre une trique pour foutre les accapareurs à la raison.

Ça fait, y aura de la terre à cultiver pour tout le monde, chacun bouffera son plein ventre, — et les récoltes n'iront plus s'empiler dans les turnes des jean-foutres.

### FICELLE D'EXPLOITEUR

**Dijon.** — Un patron qui a un truc d'exploitation dégueulasse, c'est un serrurier, qui perche place du Palais.

Dans sa sale boîte, il y passe quèque chose comme une douzaine d'ouvriers par semaine, — et c'est bougrement rare que sur la douzaine, dix ne soient pas déjà foutus à la porte.

Voici l'explicite du fourbi : ce maudit singe embauche un trimardeur de passage et lui dit que ce n'est qu'à la fin de la quinzaine ou de la semaine qu'il pourra fixer le prix de journée... Faut bien voir s'il est bon ouvrier !

Le pauvre bougre compte là-dessus et trime comme un nègre, afin de palper une bonne journée.

Deux jours avant la paye, ça change de tournure, le patron commence à engueuler le compagnon, lui disant qu'il ne sait rien faire, — et le jour de la paye il lui donne un salaire si dérisoire que le prolo est écoeuré de turbiner pour ce prix.

Le singe lui répond gentiment, que s'il n'est pas satisfait il n'a qu'à foutre son camp, attendu qu'il ne manque pas d'ouvriers qui feront mieux, et à meilleur compte.

Le trimardeur renoue son baluchon et à nouveau se fout en route !

Comme vacherie, c'est assez réussi, nom de dieu !

Faire turbiner un ouvrier pendant quinze jours et l'engueuler comme un pied, la veille de la paye, afin de lui donner un salaire de cinquante sous pour le faire décaniller dare dare... et recommencer la même exploitation sur d'autres purotins, voilà une rosserie qui mérite d'être signalée aux bons bougres !

Et c'est pas tout, mille bombes ! Non content d'exploiter les trimardeurs, ce cochon de patron les agonise de sottises.

Outre ça, à la paye, il a un chic particulier pour vous carotter une petite retenue.

Turellement, le birbe est coutumier du fait, ces salopises ne sont pas un hasard, foutre non !

Ça dure ainsi du 1<sup>er</sup> janvier à la Sylvestre.

D'ailleurs, pour édifier les camaros et leur prouver que le patron en question est salement complet, je finis en leur disant que c'est un jésuitard et qu'il voudrait que tous ses prolos aillent s'abrutir au cercle catholique.

### OPPORTUNARD ET CLÉRICAFARD

**Vienne.** — Deux ouvriers du baigne Brocard blaguaient ensemble sur le nommé Jules Ronjat, bavard général à la cour des casseurs de jugements.

Ce jean-fesse, un ancien avocaillon, opportunard enragé et dont le passé est tellement épataant qu'on n'ose presque pas en parler, ne dut

sa grosse situation qu'à son élection à la Triperie sénatoriale.

Donc les deux ouvriers taillaient une bavette sur le compte du type :

« Tu sais, disait l'opportunard Rigolage, tu sais que Ronjat est bien malade et qu'il est aux eaux pour se guérir.

— Que que ça me fout, lui répondit le catholique Piolat, la sale vache peut bien crever, pour l'utilité qu'ila... »

Et voilà mes deux couillons à s'engueuler, près à se manger le nez, — tout ça pour un jean-foutre de la haute !

Mais ça c'était que de la gnognotte ; voilà que le nommé Rigolage, — qui est pas rigolo du tout, malgré son nom, — s'en va trouver le singe et lui raconte la conversation qu'il venait d'avoir avec Piolat, du cercle catholique.

Le singe Brocard, l'homme aux vingt-trois mètres, à qui les bouffe-galette ont collé une décoration pour cacher la boue que le populo viennois lui avait foutu sur la gueule, radine vers Piolat et lui demande ce qu'il a à dire contre... l'honnête Ronjat.

— Rien, réplique l'autre. Mais j'ai dit que sa charogne ne valait pas plus cher qu'une autre, et que sa crevaision ne ferait de tort à personne.

— Vous allez me foutre le camp, gueule Brocard, je vous fous à la porte ! »

Et voilà mon Piolat débauché, grâce aux mouchardises de ce salaud de Rigolage.

Nom de dieu, c'est pas pour soutenir Piolat, qui ne fréquente que des ratichons, — mais le mouchard Rigolage aurait reçu une belle tripotée qu'il ne l'aurait pas volée.

Entre exploités d'un même baigne, il vaudrait bougrement mieux s'unir contre les fiouls qui rognent sur notre boulochage que de se moucharder les uns les autres pour de la politici-caillette.

Et foutre, y a pas besoin d'être du cercle catholique pour savoir que le Ronjat est un triste sire. Tous les prolos de Vienne qui ont deux liards de jugeotte dans le siphon savent bougrement à quoi s'en tenir.

De même, y en a plus d'un qui dit que si le Brocard a une wilsonnienne à la boutonnière, c'est pour le désigner au populo afin que si un de ces quatre matins, il lui prenait envie de lui astiquer les fesses, y ait pas d'erreur possible.

Turellement aussi, les mêmes gas voudraient bien qu'on rafraîchisse un peu la boussole du mouchebine Rigolage. Histoire de lui prouver qu'opportunards, cléricafards, radicaux et même socialos à la manque sont tous des sales types qui vivent à nos crochets, — et que les prolos doivent associer leur maigreur pour foutre à cul cette vermine.

Au dernier moment, le camaro qui m'envoie les tuyaux ci-dessus, apprend que le nommé Ronjat, l'avocat bécheur de la cour de cassation dont il est question, vient d'opérer sa crevaision.

On va faire radiner sa sale carcasse à Vienne pour lui faire de chouettes funérailles. Il est probable que le populo qu'il a si bien trahi et ecorché s'en souviendra et lui foutra un *De profundis* carabiné.

### LE DESSERT DU POMPIER

**Epernay.** — A l'occase de la sainte Barbe les pompiers se sont foutus en ribotte, ces jours derniers.

Ils ont gueuletonné et pompé à s'en faire péter la sous-ventrière ; si bien qu'à la fin ils étaient tous pleins comme des boudins.

C'est alors qu'est arrivé un sacré grabuge, causé par la saloperie du capitaine et du quart d'œil qu'on avait invité.

Avec la permission du fourrier un des pompiers avait foutu dans sa poche un bout de dessert qu'il voulait rapporter à ses loupiots. Nom de dieu, ça partait d'un bon sentiment ! Le pauvre bougre s'était dit : « Ils ne mangent pas souvent de gueulardises, vu que j'ai pas les moyens de leur en payer ; je vas profiter de la circonstance, et au lieu de bouffer ma part, la leur réserver... »

Mais ouiche, allez donc faire comprendre ça à un galonné ! Le capitaine a su la chose et

illico, il a fait un fouan de tous les diables ; le quart d'œil, qui était saoul comme une bourrique qu'il est, s'est foutu aussi à brailler.

Ça a fait du joli ! Comme tout le monde avait une sacrée paille dans le nez, des engueulades on a vivement passé aux gnons.

Et foutre, le quart d'œil a salement étrenné ! C'était pain bénit !

La conséquence de ce chabanais a été la révocation de cinq pompiers.

Tout de même, c'est-y infect de vouloir empêcher le pauvre pompier de porter une gueulardise à ses gosses ! Ces rosses de gradés n'auraient rien dit s'il s'était empiffré comme un cochon, — mais ne rien manger et garder sa part, c'est pas permis !

Voilà une foutaise qui prouve que la société actuelle est aussi dégueulasse dans les petites choses que dans les grosses.

### JUGEURS MOUCHÉS

**Lille.** — Ces jours-ci, un purotin passait en condamnation devant le comptoir de la correctionnelle.

Son crime ?

De s'être enquillé chez un troquet pour bouffer à sa faim et de n'avoir pas payé, faute de pognon.

Pas bête, le gas ! Il s'était dit que si on a des tripes, c'est pour les remplir, et que n'avoir pas un radis en poche, c'est pas une raison pour faire carême.

Amené devant le comptoir, le chef des juges lui demande son nom :

« Je m'appelle saint Antoine, et vous êtes mes cochons ! »

Mince de blair que faisaient les enjuponnés ! Illico le chef demande au zigou s'il n'avait pas regret d'avoir prononcé ces paroles, et lui de répondre :

« De quoi, regret ? Nom de dieu, non ! Vous êtes trois cochons. Vous nous arrêtez nous autres, tandis que vous laissez glisser entre vos pattes les grands voleurs du Panama. »

Cré tonnerre, c'est chérot la franchise ? Le bon bougre a ramassé trois ans de prison pour avoir traité cette vermine de cochon.

### PROLOS MUSELÉS

**Saint-Nazaire.** — Le conseil cival de ce patelin a voté 700 balles pour les syndicats de la Bourse du travail. Mais, aussitôt le vote, le maire a prévenu les syndicats qu'on leur donne cette belle galette, à condition qu'ils soient sages.

Faut même pas qu'ils aillent aux congrès ouvriers ; faut pas non plus qu'ils parlent de grève générale.

Ah, foutre, il a sorti aux types un tas de boniments plus infects les uns que les autres ! Et pas un n'a eu le nerf d'envoyer le mossieu coucher... Ça ne prouve pas en faveur des gas !

Nom de dieu, c'est toujours à peu près le même fourbi : les jean-foutre de la haute font reluire sous le nez des prolos quelques jaunets ; et ceux-ci, embobinés, se figurent pouvoir les accepter sans danger.

Tarata ! A ce jeu, on y perd son indépendance... C'est ce que sont en train de faire les syndiqués de Saint-Nazaire.

### GNOLERIE D'UN FLICARD

**Le Havre.** — C'est pas tout ce qu'il y a de plus mariole que les jean-foutre racrochent pour être roussins.

A preuve celui qui, samedi dernier, est tombé sur le vendeur du *Père Peinard* au Havre. Le copain lui fout son permis sous le blair : « De quoi, vous n'avez pas le droit de vendre au Havre, vous n'avez le droit de vendre qu'à Hamelin... »

Cette fleur de gourde avait pris le nom du camaro pour une ville !

Turellement, Hamelin lui tourna le cul. Un gosse qui avait reluqué le tableau, s'est foutu aux trousses du roussin, lui brillant : « En v'là une pochetée, ohé le flic, t'es tordant !... »





## Chouettes Nouvelles

Les camaros l'ont déjà relouqué : le caneton a un peu élargi ses ailes.

Pas des tas, hélas, mais enfin, c'est toujours ça.

De cette façon va y avoir mèche de coller un tas de flambeaux que les bons bougres envoient et qui, ces derniers temps ne pouvaient pas être insérés faute de papier !

Mais aussi, nom d'un foutre, ça va faire des frais en plus ! Y a davantage de papier et de tout... Pour compenser ça, faut que les camaros qui ont le caneton à la bonne se patinent pour lui dégouter des lecteurs et des abonnés.

Que les gas qui se trouvent dans les petits patelins où il n'est pas en vente, demandent au marchand de journaux de l'endroit, ou bien aux colporteurs et aux camelots, s'ils ne voudraient pas vendre le *Père Peinard* ?

S'ils disent oui, qu'illico ils prennent un bout de papier et donnent l'adresse.

Le caneton doit aussi se trouver en vente dans toutes les gares du chemin de fer, — aux bons bougres de le réclamer.

Pour Paris, c'est les porteurs du *Petit Parisien* qui en font le service. Si des marchands en manquent, ils n'ont qu'à réclamer, on leur en donnera plus qu'il ne leur en faudra.

\*\*

Autre chose : avec ce numéro commence la publication d'une série de chouettes images pour l'instructionnement des loupis.

Au lieu de foutre le nez des mômes sur des images d'Epinal qui sont bêtasses comme tout, les vieux bougres auront les images du *Père Peinard*, — et ils pourront en donner l'explication aux momignards qui ne savent pas encore leurs lettres.

## COMMUNICATIONS

### PARIS

Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de propagande de Paris des 5<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> se réunira tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 à son nouveau local, salle Messiez, rue Mouffetard, 127, au premier, et le dimanche de 3 à 6 h.

— Quelques compagnons ont une combinaison pour organiser à très bref délai plusieurs réunions publiques, fructueuses à tous les points de vue, et pour lancer une grande manifestation populaire la rentrée des voleurs des deux chambres, mais l'argent manquera, les copains qui peuvent disposer de quelques sous, les enverront à Sabatier, 64, rue de la Glacière, Paris, l'excédent des dépenses sera employé à une propagande sérieuse.

Réunion des copains au courant, lundi 2 janvier 1893, à l'adresse ci-dessus à 9 h. du soir.

Aux compagnons du Bar-Dauphinois, Marseille.

Nous aussi nous chassons à la galette comme vous pouvez le voir, enverrai lettre d'ici peu.

— Les compagnons de Paris sont priés de se réunir dimanche 1<sup>er</sup> janvier 1893, à 2 h. après-midi, salle H-rel, rue Aumaire, 13. Lucas est prié de ne point manquer de s'y rendre.

— Dimanche 8 janvier, à 1 h. 1/2, salle Favié, rue de Belleville, *Grand Meeting* public et contradictoire sur le scandale du Panama et la Misère du Peuple.

Ordre du jour : Où nous mènent les Sociétés financières. Les caisses d'épargne. La pourriture parlementaire et la réaction.

**Saint-Ouen.** — Réunion du groupe *l'Avenir social*, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

**Reims.** — Réunion générale le samedi 31 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Bigelot, place d'Erlon, 4.

**Roubaix.** — Réunion des anarchistes de la ville et des environs, le samedi 31 décembre, 144, rue d'Inkermann.

Ordre du jour : Formation d'un groupe d'études sociales ; gérance de la bibliothèque.

**Doyet.** — Les copains désireux de faire partie du nouveau groupe *anti-autoritaire* sont priés de s'adresser au copain A. M. de Doyet. Réunion privée le 1<sup>er</sup> janvier 1893.

Ordre du jour : Le suffrage universel et le socialisme actuel.

**Alger.** — Par suite des tracasseries policières l'apparition du journal *la Marmite sociale*, organe de combat, se trouve retardée aux premiers jours de janvier.

Le journal laissera autant que possible le terrain théorique de côté pour suivre et précipiter les événements qui se déroulent avec une rapidité vertigineuse.

Pour la copie, mandats et renseignements : 13, rue Dupuch, Alger.

**Trélazé.** — Le groupe d'études sociales de Trélazé ayant l'intention d'organiser prochainement une tournée de conférences prie les compagnons ou les groupes anarchistes de la région de l'Ouest qui voudraient profiter du passage du conférencier, de s'aboucher avec eux.

Ecrire au compagnon Sevry Emile, à la Pyramide, Trélazé (Maine-et-Loire).

— Les compagnons Tennevin et Meunier de Nantes sont priés de donner leur adresse pour communication importante.

**Amiens.** — Tous les dimanches, de 5 à 7 h. du soir, réunion, 61, rue du faubourg de la Hotoie. Tous les premiers et troisièmes dimanches, lectures, causeries, chants, poésies, divers.

**Dijon.** — Groupe d'études Sociales *la Vérité* se réunit tous les samedis, de 8 à 11, chez Cati-neau, rue de la Chaudronnerie.

**Le Havre.** — Hamelin, 16, rue des Viviers, crie le *Père Peinard*.

**Damery.** — Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Anon, à Epernay et tous les environs.

**Beaune.** — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

## PETITE POSTE

B. Limoges — M. Vallorine — P. Lille — P. Lyon — D. Toulon — Z. Nice — A. Saint-Eloy — G. Brest — B. la Gatelière — P. Denain — C. Thizy — P. Lavaveix — G. Nazaire — R. Grenoble — F. Amiens — B. Lapalisse — D. Roubaix — G. Trélazé — D. Vienne — B. St-Pourçain — C. Reims — L. Troyes — A. Damery — P. Angers — H. Havre — R. Argentan, reçu galette, merci.

— Le compagnon Broussouloux envoie le bonjour aux copains qui l'ont aidé à se tirer et les prie de prendre note de sa nouvelle adresse au journal *El Productor*, Calle san Olegario, 2, Barcelona, Espagne.

Tennevin est prié de lui écrire, Le compagnon Désiré Pauwels, même adresse.

J. M. M. — Tranquillise-toi ! On les enverra coucher, — ça serait rigolo qu'ils fassent ce que tu dis, mais ils n'oseront pas.

Pour le reste, envoie.

A. M. Doyet. — Oui, je voudrais bien t'écrire.

*Les abonnés et correspondants sont priés d'envoyer leur galette en mandats, de préférence aux timbres qui s'égarent en route très facilement.*

*Lettres et mandats doivent être adressés :*

**A l'Administrateur du Père Peinard.**

Bons bougres, demandez à votre bistrot un verre de *Dynamite*.

Rien de tel après le boulotage : ça fait digérer chouette, — et en même temps ça maintient au cœur la haine des bourgeois.

Si le troquet ne sait pas où se vend la *Dynamite*, engueulez-le et dites-lui que pour trois balles, plus les frais d'octroi, il en aura un litre. Il n'a qu'à adresser sa commande au fabricant :

**A. Amouroux, à Belvès (Dordogne)**

*Les ceusses qui habitent Paris peuvent faire directement leurs commandes aux bureaux du Père Peinard, à raison de 4 fr. le litre, frais d'octroi compris.*



## Dernier Tuyau

### MINCE D'ÉTRENNES !

Pouf, voilà que Lozé gobe la sauce à son tour !

Dans la nuit de mercredi à jeudi, y a eu à la Préfectance une explosion esclaffante. Elle est arrivée à une heure moins le quart.

C'est à la porte du bureau d'ordre, à l'entresol, juste au-dessus du laboratoire cipal que s'est produit le flambeau.

En un rien de temps, sergots, gardes cipaux et roussins sont venus relouquer... mais de loin, car ils avaient la trouille.

Comme la pétarade avait soufflé toutes les camouffes y avait pas mèche de voir à deux pas, — et je vous le dis, personne ne s'est approché.

Lozé s'est amené au bout d'un moment. Mince de trouille ! Il avait une sacrée courante et a dû décaniller vivement pour aller changer de culottes.

On a attendu au matin pour voir de quoi il retournait.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a bougrement de dégâts ; les portes sont démantibulées et, comme d'habitude, les fenêtres sont en capilotade.

Qui a fait le coup ?

Les uns disent que c'est une explosion de gaz ;

D'autres assurent que c'est une explosion de dynamite...

Y aurait rien de drôle à ce qu'un bon bougre à qui Lozé a fait assassiner son cabot ait voulu se venger.

Décidément, faudra que les grosses légumes passent blinder leurs roussins !

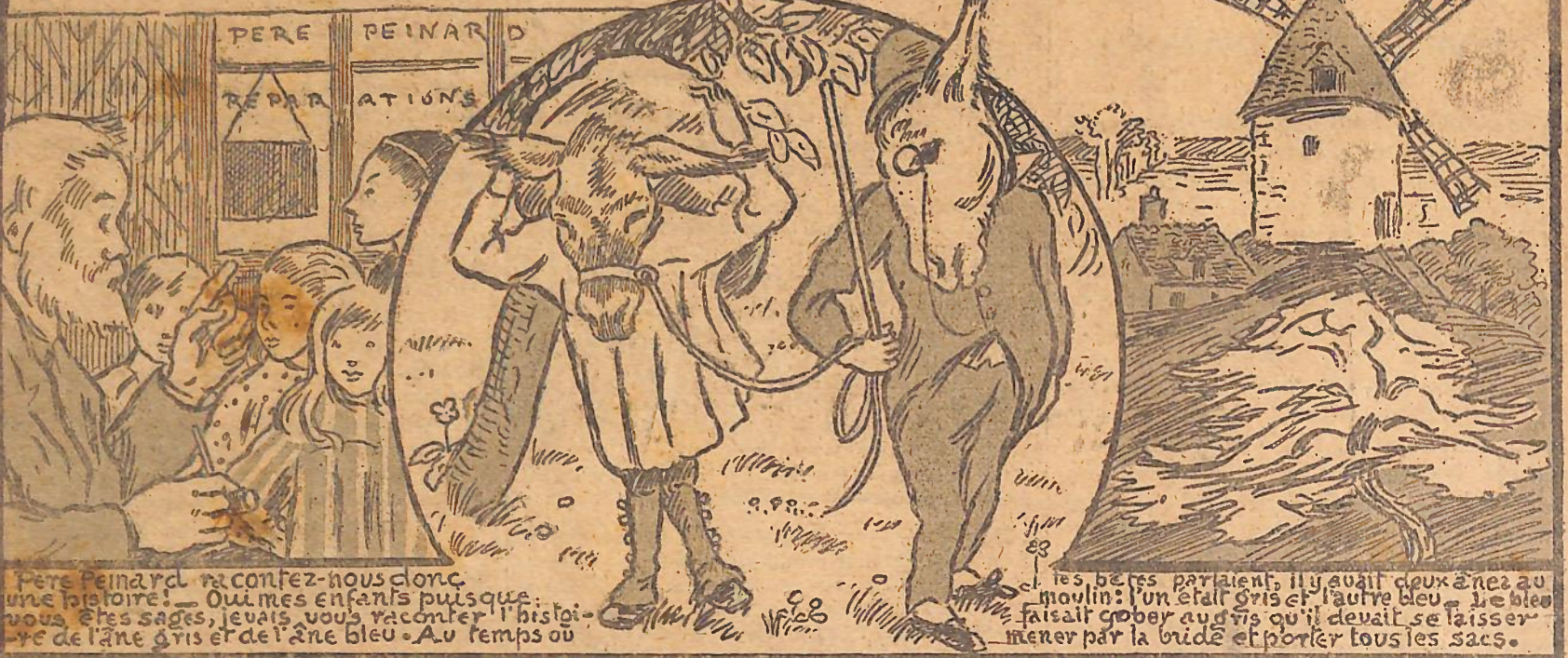
L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT  
Imprimerie spéciale du *Père Peinard*  
4 bis, rue d'Orsel, Paris



IMAGE POUR LES LOUPIOTS

N° 1

HISTOIRE DE L'ÂNE GRIS ET DE L'ÂNE BLEU



Pere Peinard raconte-nous donc une histoire! — Oui mes enfants puisque vous êtes sages, je vais vous raconter l'histoire de l'âne gris et de l'âne bleu. Au temps où

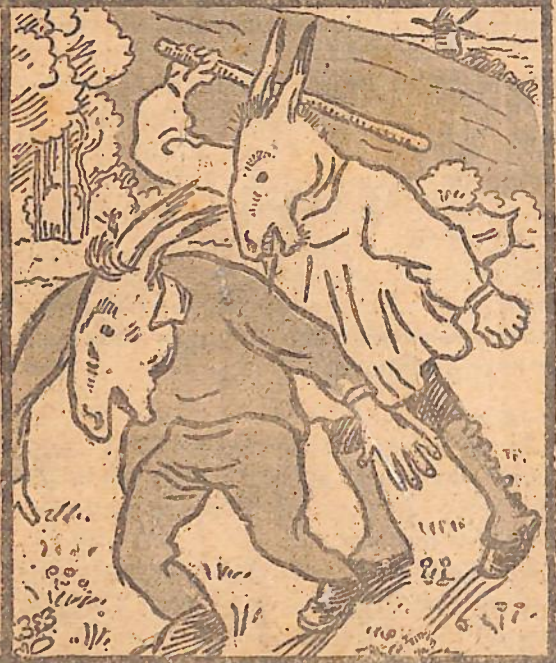
et les bêtes parlaient, il y avait deux ânes au moulin: l'un était gris et l'autre bleu. Le bleu faisait croquer au gris qu'il devait se laisser mener par la bride et porter tous les sacs.



Il lui mangeait sa part d'avoine et de son. Lui flanquait des coups de bâtons à tirelariquet.



Et c'était triste de voir l'âne gris, maître comme un clou se trimbaler sur les chemins et tomber de faiblesse sous les gros sacs.



A force l'âne gris se rebiffa: il prit la bride des bannes de son bourreau et lui carressa ferme les abattis.



Ensuite il lui dit: tu trimbaleras la moitié des sacs; tu ne boufferas plus ma part... je serai ton égal en tout. Depuis il n'y eut plus de disputes au



moulin, les deux ânes vécurent heureux et cassèrent leur pipe bouffante ment vieux. Aujourd'hui les riches nous font des misères kif kif l'âne bleu en



faisait à l'âne gris. Allons petit loupriot si ça dure encore quand tu seras grand tu suivras l'exemple de l'âne gris et tu te rebifferas contre les vieux.